

isabel  
ascencio

cales



drama queen

DU MÊME AUTEUR

*Sous le nom de Isabel Esteban*

Personne ne dort, *éditions la Cerisaie, 2007*

Les Pieds de Sam, *éditions la Cerisaie, 2008*

drama queen



isabel ascencio

# drama queen

roman

verticales

© Éditions Gallimard, février 2012.

*À Alice L.*

*À Jade & à Geoff*





« Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,  
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,  
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille!  
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins. »

BAUDELAIRE  
*Les Petites Vieilles*



J'ai entendu les ongles de Bess gratter le bois de la porte dans mon dos, juste au moment où je finissais d'aligner mes Post-it sur le bureau. J'étais à deux doigts de m'y mettre – vas-y ma fille, je me disais, maintenant que tout est dans l'ordre et propre et bien classé, vas-y sans faiblir et avec méthode – philo, plan de la dissert ; lettres, commentaire de Corbière (*incipit* du *Négrier*) ; latin, version de Tite-Live ; histoire, dislocation de l'Empire et succession hellénistique, Antioche, Pergame, dynastie des Attalides. Tout ça tout ça.

Pile poil à cet instant, la porte a raclé derrière moi les boucles de la moquette avec sa sorte de chuintement familier. Ma nuque s'est raidie. C'est elle, j'ai pensé illico, c'est Bess, my lovely. Elle vient de grimper clandestinement les escaliers et elle va surgir dans mon dos, quelle veine, après toutes ces semaines sans nouvelles.

La méchante moue de ma mère ne lui avait donc pas fait barrage ni au jardin ni au salon.

Ça m'a palpité tout doux dans la poitrine mais j'ai

quand même serré les dents à cause des voix intérieures qui faisaient *oh non, je n'ai pas le temps, Bess, je n'ai pas le temps*. Bess s'est figée dans le chambranle de ma porte, sa main sombre jetée loin devant sur la poignée. Je devinais, précise, la courbe longue de son bras braquée sur moi comme un gros calibre. J'ai retenu quelque chose qui me tremblotait les profondeurs. Et aussitôt qu'elle a dit, *je te dérange pas, au moins?* j'ai relâché un grand coup d'expiration. J'ai été saisie d'un premier frisson quand la masse de son corps a jailli dans l'espace étriqué de la chambre, puis j'en ai eu un autre, plus pénible encore, une fois que ses deux mains se sont plaquées sur mes épaules – très fermes, presque brutales – et que ses doigts se sont mis à masser mes profondes contractures.

Depuis combien de temps n'avais-je pas vu le visage de Bess, son œil, sa bouche, les mondes de Bess, ses climats et ses vaudous? Je crevais d'envie de faire volte-face mais je me suis plutôt prise à rebrousse-poil, les paupières fermées pour que ça dure. J'aurais dû me rendre compte sur-le-champ que mon équilibre d'études était en péril, branlant déjà, aussitôt que Bess s'est mise à lire les Post-it, dans l'ordre – de gauche à droite, à haute voix, *Le Négrier*, de Corbière, c'est quoi ça, ça a l'air sympa, d'un ton malin – et puis *Antioche*, elle a répété *Antioche, Pergame* et puis *dynastie des Attalides* – et elle est revenue à Antioche, *Antioche-tête de pioche*, le pauvre gars qu'on appelle comme ça, quand même.

— C'est pas un gars, j'ai dit, c'est une ville.

— Ah.

Sa voix crissait, légèrement moqueuse, bridée par l'ennui ou la fatigue. J'ai cru qu'elle allait poursuivre, histoire d'avoir le dernier mot, *même pour une ville, Antioche, tu avoueras*. Ou bien *ah ah, excitant ton boulot, l'intello*. Mais elle a lâché mes épaules avec cette espèce de sanglot sec qu'elle a et puis elle s'est allongée sur le lit. Quand je me suis décidée à pivoter sur mon siège à ressort, ses chaussures à talons étaient rangées côte et côte avec leurs boucles lourdes. On aurait pu mettre quatre Bess dans la largeur de mon matelas de gosse, avec huit pieds qui dépassent. Quarante taches de vernis orange, explosant sur le marron de la peau. Elle avait fermé les yeux.

On a dix-neuf ans toutes les deux quand le Pop disparaît.

Bess a donc commencé par dormir sur mon petit lit, chez ma mère, pendant que je m'efforçais d'épuiser les urgences de mon agenda, puis elle a dit, *cette fois, ça y est, il est parti, ça fait sept jours*, sur un ton de pur constat. Une sale nouvelle d'hiver.

Je n'avais pas revu Bess, depuis la rentrée de septembre, facilement.

Elle a choisi de dormir six heures avant d'expliquer les choses – quel sommeil en retard venait-elle récupérer, exactement dans mon dos? – ça nous a fait une suspension avant que je me trouve précipitée là-dedans. J'ai malaxé un à un les papiers avec leurs injonctions pour les rouler en boulettes. Pergame. Les Attalides. Tous froissés dans la poubelle. Juste Tite-Live qui est tombé à côté, deuxième guerre punique, *Ab Urbe Condita*, livre vingt et un. J'avais

la chair molle et éteinte, vidée de sa substance, et la tête, à force de concentration, qui se prenait des crampes. De tout ce temps ma mère n'est pas montée jusqu'à ma mansarde, ça lui a évité de voir Bess allongée là et de nous jouer son agacée. Mon oncle Yacob n'a pas mis de musique, du moins rien qui ait fait son raffut dans l'escalier du bas jusqu'à nous.

Il n'y a eu que Bess et moi. Mes efforts et mes boulettes. Et cette disparition du Pop que je ne voyais pas venir.

J'écoutais le souffle de Bess, rauque, qui rythmait le bourdonnement du parking, les vieux crissements de pneus, et le vrombissement des moteurs du côté de la mer. La cité était tout engourdie dans son creux d'hiver, avec seulement quelques bruits mats de claquements de portières et des cris de garçons près des murs d'immeuble où on tapait le ballon. Les subordonnées latines se calaient dans l'ambiance sans faire davantage de façons. Je me suis dit, ma Bess est toute proche, quelle éclaircie dans cet âpre dimanche chez ma mère! Que n'est-elle plus souvent avec moi, à quatre-vingts kilomètres de la cité, où j'ai mon studio? Elle y dormirait aussi bien qu'ici dans les après-midi de mes semaines laborieuses, elle rallumerait nos complicités d'antan, nos bouderies et nos contrariétés, quel soulagement ce serait, et mes études n'y gagneraient-elles pas en légèreté, voire en exaltation?

Mais aussitôt qu'elle s'est réveillée, la marque de l'oreiller imprimée sur la joue gauche – une petite cicatrice à peine plus sombre que sa peau – je me suis souvenue que c'était la dernière des choses à souhaiter.

À la seconde où je me tournais vers elle, j'ai surpris un vacillement au bord de ses yeux. Un truc mou, larmoyant et brutalement glacé. Puis ça s'est perdu dans un sourire d'embarras pendant qu'elle essuyait sa bouche. La friction du pouce, lente, a remonté les lèvres entrouvertes vers sa joue.

Parti donc. Disparu, le Pop, m'explique-t-elle. Sans un mot sans rien, putain.

— Je viens te le dire, Alex, qu'est-ce que tu veux que je fasse?

Un jour, au début de la semaine, il va au travail dans sa Citroën C5 gris métallisé. Seulement là, va savoir pourquoi, il ne rentre pas. Bess et sa mère se tiennent enfoncées dans le canapé du salon. C'est le soir. La pendule martèle ses soixantièmes de minute avec des raideurs de formica sans voir que le décompte à l'intérieur des têtes est radicalement bloqué. La mère tricote un fil invisible entre le pouce et l'index. Le fil écorche le dessous de ses ongles et ça lui fige des rictus sur le visage. Il n'y a que ça qui bouge dans son corps, les mains monomaniaques et les paupières qui battent avec des tressautements nerveux. Le reste du corps est brisé, tout filiforme et l'échine courbée sous cet accablement. Les doigts de la mère de Bess ont des sécheresses aux pliures des phalanges, marron sombre, à peine plus pâles sur le dessous. Et puis le rouge tranchant du vernis. Bess n'en peut plus de les voir remuer sous son nez, elle s'éjecte du canapé vers la cuisine. Mais devant son

repas, les mâchoires sont coincées, les glottes, sans parler des estomacs.

— Franchement, Alex, ma mère je la voyais devenir toute sèche. Je lui versais de l'eau, des litres, avec un poil de rhum, mais rien à faire, cinq verres, six verres, toute la cruche, y avait ses joues qui fondaient toujours, avec ses yeux qui tiraient vers le bas. Et le rhum ne marchait pas du tout à cause de l'angoisse. J'ai su qu'il ne resterait rien d'elle, quoi qu'on fasse, ou alors une espèce de désert, si le Pop ne rentrait pas.

Bess a laissé passer un silence. Et puis elle a ajouté en haussant le ton :

— Qu'est-ce que tu voulais que je lui dise? De toute façon, je savais que c'était foutu.

Dès le matin, ce lundi-là, Bess avait eu un sale pressentiment, à cause d'un pigeon mort trouvé sur le rétroviseur d'une mobylette, juste à côté de la place laissée vide par la C5 du Pop. À cheval sur la tige, le volatile, tenu par son aile dépliée. On voyait des bouts de ciel reflétés sur le luisant du sang pas sec. Bess insiste sur l'œil, un œil désagréable et caoutchouteux à demi ouvert et multiplié par les chromes.

— En fait, il y avait deux plumes arrachées, comme des moignons, et de chaque côté, une autre qui bougeait à cause du vent. On aurait dit qu'elles faisaient signe. Comme ça, voilà.

On a quitté la maison de ma mère sans croiser la queue d'un chat. Bess a dit, *viens on file*, en me tirant le bras, *c'est glauque ici, tu trouves pas?* Elle avait la peau hérissée de



chair de poule. J'ai enfilé une veste, attrapé deux pommes et on est allées les manger sur les rochers de la digue. Bess a enlevé ses chaussures à boucles. Elle a marché toute maladroite sur les arêtes et les rugosités – les pieds nus de Bess, effilés dans cette froideur d'hiver – une main rivée à mon épaule. Ses ongles cherchaient le tendre de mes chairs, sous les trapèzes, j'ai pensé, oh, comme avant. Je sentais les marques qu'ils pourraient creuser, quatre marques, c'était facile de les compter, deux et deux, même à travers la veste et le pull. Après, j'allais avoir envie de les regarder, ça entrerait dans mes rêves, ces perforations profondes dans ma peau incurvées comme les ongles de Bess.

On a choisi les rochers les plus engagés dans la mer. J'étais légère, à cause de tout ce travail abattu, et revigorée par le vent marin – depuis combien de temps l'air n'avait-il plus frotté mes fonds de poumons? me suis-je demandé. Bess aussi semblait soulagée de quelque chose, même si c'était suffocant, ce départ du Pop. Les nuages roulaient des bourrelets très loin sur le dos de la mer. Le bleu du ciel au-dessus de nos têtes manquait de conviction à cause de ce gros temps au large, mais bien sûr qu'il n'allait pas pleuvoir. Chez nous la pluie ne tombe pas. On peut parfois la voir au loin, accrochée à la colline ou prise dans le lointain, mais elle tourne autour de ce bord de mer, sans jamais s'aventurer jusqu'ici.

Bess tenait son trognon de pomme d'une main, de l'autre elle avançait vers mon visage son petit doigt et son index remuants, les trois autres doigts repliés. Elle imitait

le méchant signe des plumes et c'était exactement la main mutilée du Pop.

— Comme ça, disait-elle en me fixant droit dans les yeux. Comme ça, elles faisaient, les plumes du pigeon mort, ça te rappelle quelque chose, je suppose?

J'ai repoussé violemment son bras.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée tout de suite, j'ai dit, pourquoi tu me racontes ça maintenant, sept jours après?

Sa main est retombée lourdement. Elle a fait une moue avec ses lèvres épaisses, tout son profil parti vers le gros temps du large.

Jusque tard dans la nuit, ils lancent des messages vers le portable du Pop. La mère, puis Bess, puis le jeune frère Félix qui a même renoncé ce soir-là à traîner ses Nike autour des poubelles de l'immeuble.

Effondrés dans le canapé orange aux grandes fleurs de vanille, ils se cognent tout le programme télé, maigres et sombres tous les trois, penchés en avant sur des films avec des poursuites de voitures et des cadavres qu'on enfourne dans des sacs plastique – puis des podiums où l'on chante, au milieu des bravos et des lumières. Les musiques traversent les cloisons et passent sous les portes. La tour entière est sur la même chaîne. Les applaudissements remplissent la cage d'escalier centrale et se distribuent sur les paliers. On dirait que les gens sont derrière la porte à s'amuser, pendant que ces trois-là s'agglutinent dans leur début de drame. Ils tournent leur mauvais sang en vase clos, serrés

pour faire front, Félix à droite de la mère, Bess à gauche. Mais ils ont beau la soutenir, elle se dessèche, la mère, sa peau perd toujours plus de pulpe et ses cheveux s'affaissent comme après la mort de leur père et dans les années qui ont précédé l'arrivée du Pop. Ils lui font croire qu'il y a encore un espoir, une formule téléphonique à disposition qui pourrait enrayer la catastrophe. Entre les émissions télé, plusieurs fois, pendant la pub, ou dans le mou du film, ils font le zéro six et la suite du sésame, mais personne ne répond jamais. On n'entend que la voix enregistrée, et on n'a aucun moyen de savoir d'où elle parle.

Le lendemain matin, c'est la mère qui a trouvé le portable au fond de la poche d'un veston, dans l'appartement, là, juste là, sur la patère en face du canapé à grandes fleurs. Tous les messages étaient précipités sous la doublure satinée, la voix de Bess, et la sienne, chevrotante. Plus grave et laconique, la voix de Félix (la belle voix de Félix et sa syntaxe minimaliste, *merde, déconne pas, le Pop, qu'es-tu fous, t'es barré où, bordel?*). Elle a mesuré le périple des mots, partis loin sur des ondes compliquées, captés par des antennes, codés, chiffrés, déchiffrés, traversant les murs, grimant sur les toits – projetés pourquoi pas dans ces pays en voie de développement où les opérateurs se délocalisent – tout ça pour revenir dans la poche du veston vide. Juste en face d'elle. Un grand geste en boomerang rentré bredouille.

Alors elle s'est relâchée d'un coup, et elle a glissé jusqu'au sol, le long du mur, terrassée par l'ironie de la technique.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, a laissé filer Bess entre ses dents.

Je me suis rendu compte que je n'avais pas bien souvent pensé au beau-père de Bess depuis des semaines, ni à lui ni à ce temps lointain, soudain regretté, où nous étions toujours fourrées dans sa Citroën C 5, Bess devant, chuintant vitre baissée et moi à l'arrière, les cheveux aux prises avec le souffle d'air. On avait nos paysages, des alignements de pylônes qui défilaient sur les collines, des rambardes de sécurité sur l'autoroute, des barrières et des hélices de petits avions près de l'aérodrome, et puis tout un bazar métallique qui allait avec le Pop. Comment avait-il pu se réduire à une présence si évanescence en moi, presque inconsistante, un type qui avait tellement lesté notre adolescence – avec ce torse en béton qu'il avait, et ces biceps qui nous faisaient un melon derrière la nuque quand il nous tenait Bess et moi par les épaules ?

En septembre, je m'étais radicalement rayée de leur liste d'amis, j'avais dit stop, bel et bien, à Bess et ses mondes – le temps était venu pour moi, grave et académique, d'aller regarder ailleurs se dessiner mes lendemains. J'avais mon studio dans une autre ville où la terre sentait fade – ni le rance ni la sueur et le goudron de la cité – une ville sans agressions olfactives vu que je la traversais toujours derrière un pare-brise, depuis mon parking jusqu'aux grilles du lycée, et retour. À peine si je voyais les maisons aux feux rouges tellement ma tête vrombissait, une vraie

DRAMA QUEEN

d'orage, quelle tête auras-tu? Je devine son profil à demi bouffé par l'obscurité, ses cheveux étrangement plaqués et son nez en trompette. Et quand elle me fait face à son tour, je reçois son sourire jovial en plein visage.

— On rentre?

Merde, me dis-je.

Merde, merde, merde.

C'est Ophèle.



# Drama Queen

## Isabel Ascencio

Cette édition électronique du livre  
*Drama Queen* d'Isabel Ascencio  
a été réalisée le 21 février 2012  
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070136599 - Numéro d'édition : 239011).

Code Sodis : N51663 - ISBN : 9782072464089  
Numéro d'édition : 239013.